

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 4

Artikel: Le drapeau du "Centre" : souvenir du centenaire, à Lausanne
Autor: X.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197994>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerzée, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent.
 Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le drapeau du « Centre. »

SOUVENIR DU CENTENAIRE, A LAUSANNE.

Tandis que, partout, les rapides progrès de la science et des idées ouvrent chaque jour de nouveaux horizons, renversant des barrières que l'ignorance et les préjugés ont trop longtemps maintenues, groupant toutes les initiatives, tous les efforts, sans acception de nationalité, de confession, de condition, chez nous, à Lausanne tout particulièrement, l'esprit de clocher reprend et fleurit de plus belle. S'agit-il d'une protestation en bonne et due forme contre les tendances générales actuelles ou bien n'est-ce là plutôt qu'un de ces retours passagers, précurseurs d'une fin prochaine? Attendons.

Jadis, on était de son pays, de son canton, de sa ville ou de son village; aujourd'hui, on est de son quartier. Pour peu que cela continue, bientôt on sera de sa maison; de son étage, puis, de sa chambre. La vie de famille y perdra bien alors quelque chose, mais, que voulez-vous, elle s'y fera.

Il n'est pas de quartier qui n'ait sa société de développement, qui ne soit une petite cité dans la grande, défendant avec acharnement de soi-disant intérêts particuliers, sans souci souvent des intérêts tout aussi respectables des autres quartiers et de l'intérêt général, plus respectable encore. L'avenir montrera si cette division des volontés et des forces est bien la véritable formule du développement et de la prospérité des villes.

Tout ceci, pour vous dire quelques mots d'une de ces nombreuses manifestations de l'esprit de quartier, auxquelles avaient surtout donné lieu, il y a deux ans, à pareille date, les fêtes du Centenaire.

Oh! là, là, m'allez-vous objecter, vous êtes bien en retard pour nous parler de ces fêtes. Je le sais bien, mais ce n'est pas ma faute. La manifestation dont il s'agit est fort peu connue. Tenez, vous ne me croirez pas, sans doute, moi qui habite le quartier depuis tantôt trente ans, c'est l'autre jour seulement que la chose m'a été contée.

Eh bien, oui, j'ai appris l'autre jour seulement que j'étais enrôlé sous la « bannière du Centre »; et nombreux sont les « Centraux » qui ignorent encore qu'ils sont enrôlés comme moi.

Quand je dis « bannière », ce n'est point au figuré. La bannière existe, en chair et... non, en étoffe et en bois. Je ne l'ai pas encore vue. Elle est superbe, paraît-il, et puis, pensez donc, elle date du Centenaire! Elle a déjà sa petite histoire.

D'abord, apprenez que par « Centre » on entend le fond du saladier, comme disait Eytel, c'est-à-dire les rues jumelles du Pré et du Flon, la rue Centrale, boulevard du quartier, le Petit-St-Jean, les places du Pont et de Pépinet et, enfin, la rue Pépinet. Cette dernière rue pourrait aussi bien se rattacher à l'aristocratique quartier de St-François, mais, non, la pente est tournée vers le « Centre. » Les habitants de la rue ne s'en plaignent pas, au con-

traire; bien rares sont ceux qui remontent parfois le courant, hésitant entre le « St-Saph. » des Messageries et le « N° 10 » du Central.

Or donc, en janvier 1898, ces rues et places s'étaient groupées en vue de leur décoration. Le produit de la collecte faite chez les habitants dépassa les prévisions. La fibre patriotique avait délié les cordons de toutes les bourses. Un soir, dans une séance du comité de décoration, quelqu'un proposa de prélever du trésor recueilli une certaine somme et d'affecter celle-ci à la confection d'un drapeau, « le drapeau du Centre ». Ce drapeau devait être aux couleurs de la ville, rouge et blanc, et porter en son milieu les armes du quartier: « le pont »; la cravate, aux couleurs cantonales, verte et blanche.

La proposition fut acclamée. Un drapeau! c'était d'emblée ouvrir la porte à toutes les ambitions. Chacun, à part soi, esquissait déjà les plans les plus beaux. Que de projets grandioses, que de jouables entreprises, auxquels il n'avait manqué souvent, pour réussir, qu'un signe de ralliement, qu'un guide, qu'un drapeau, enfin! Le « Centre » aurait le sien. Toutes les espérances lui étaient dès lors permises.

Le soir du 23 janvier, le drapeau, entièrement confectionné dans le quartier et tout frais sorti des mains de l'ébéniste qui lui avait donné le dernier coup, attendait le grand jour, qui devait être aussi pour lui le jour du baptême.

Le 24 janvier 1898, date à jamais mémorable, au petit jour, un certain nombre d'habitants du quartier, cocarde verte à la boutonnière, étaient réunis devant le Café central. Tous les habitants eussent été là, s'ils avaient su la chose; la plupart, malheureusement, l'ignoraient. Sur le trottoir, rangés en bon ordre, les enfants, fillettes et garçons, en habits de fête, rubans verts dans les cheveux, au corsage et à la boutonnière, attendaient anxieux, ouvrant de grands yeux. Sur un banc, deux tambours accordaient leurs instruments. Le faible bruit des baguettes qui frappaient sur la peau d'âne, résonnant dans le silence du matin, faisait apparaître aux fenêtres voisines des silhouettes en casque-à-mèche, étonnées et encore toutes voilées de sommeil. Les dames, en béguine, et mantelet de nuit, se dissimulaient derrière les rideaux.

Quand tout fut prêt, le drapeau, enroulé autour de sa hampe — comme ces chrysalides de papillons qu'on voit parfois fixées à des tiges d'arbustes, — fit son apparition. La petite troupe s'ébranla au son du tambour. A son passage, on voyait s'éclairer les unes après les autres, toutes les fenêtres.

Sur la place du Pont, devant la Salle centrale, le cortège s'arrêta. On forma le demi-cercle, les enfants au milieu. Alors, un monsieur en habit de cérémonie, en chapeau de soie, cravaté et ganté de blanc, tenant le drapeau, gravit les degrés. Le jour, qui commençait à poindre, laissa deviner les traits d'un de nos députés les plus connus. Un roulement de tambour: tout le monde se découvrit. Le mo-

ment était solennel; on eût entendu voler une mouche.

Dans une courte et vibrante allocution, le monsieur en habit noir dit les sentiments qu'éveillaient dans les cœurs vaudois les événements mémorables dont on célébrait le centenaire, puis, ayant d'un geste énergique déroulé le drapeau, qui recut l'accolade de la brise matinale, il dit aussi les sentiments particuliers qui animaient les habitants de ce vieux quartier du centre, berceau de quelques-unes de nos industries les plus anciennes et les plus renommées. En terminant, il convia les « Centraux » à se grouper toujours plus étroitement autour de leur nouvelle bannière.

Les tambours battirent au drapeau, les braves éclatèrent de toutes parts, sur la place et aux fenêtres, qui, peu à peu, s'étaient garnies de têtes. Un citoyen s'avança, recut le drapeau des mains de l'orateur et, le silence rétabli, répondit en quelques paroles parties du cœur.

Ce fut au tour des enfants de faire entendre le cantique spécial, composé pour les fêtes du Centenaire et qu'on chanta, ce jour-là, dans toutes nos églises.

Mais les pauvres petits, intimidés, saisis d'une émotion bien naturelle et un peu aussi par le froid du matin, avaient quelque peine à partir. Enfin, après quelques instants, stimulés par les membres du comité qui les encourageaient: « allons, allons, voyons, emmenez », ils entonnèrent de leurs voix fraîches et innocentes:

Voilà cent ans, que, naissant à la vie, etc.

Après ce chant, on reporta le drapeau au Café central et l'on prit rendez-vous pour le grand cortège de l'après-midi. La « bannière du Centre » devait faire là ses premières armes, en s'associant à l'une des manifestations patriotiques les plus solennelles de notre histoire.

Le secret regrettable qui avait été gardé sur la naissance de notre bannière lui fut néfaste en cette journée du Centenaire. Il y avait eu fort peu de monde au baptême du matin; il y en eut moins encore pour représenter le quartier au grand cortège. Ignorant la décision du comité de décoration, la plupart des « Centraux » étaient disséminés dans les diverses sociétés dont ils faisaient partie.

Ce jour-là, le Centre était partout. Il ne se trouva au rendez-vous que les deux tambours, quatre citoyens et les enfants. Le drapeau fut confié à un jeune membre du comité, qui s'était signalé par son dévouement et dont la haute stature devait, pensait-on, compenser un peu l'insuffisance de la garde d'honneur. Les deux tambours devant, le porte-drapeau flanqué de deux des citoyens, le troisième, à la tête des enfants, la délégation se rendit ainsi sur la Riponne pour se joindre à la manifestation.

Hélas, les « Centraux » n'étaient pas au bout de leurs mécomptes. Les sourires et les plaisanteries — bien anodins, pourtant — auxquels la petite troupe donna lieu sur son passage, avaient ébranlé la conviction du porte-

drapeau. Il n'eut pas le courage d'affronter le grand cortège dans de pareilles conditions, tout honorables qu'elles fussent. Il faillit. La jeunesse a de ces faiblesses : il faut les lui pardonner.

« Pardon, monsieur, dit-il soudain à l'un de ses compagnons, je vois là-bas un ami à qui je dois faire une communication. Auriez-vous l'obligeance de tenir un moment le drapeau ?

— Oui, mais vous reviendrez, n'est-ce pas ? Il s'agit pas de « chinder ». On est déjà trop peu.

— Mais, voyons, monsieur, pour qui me prenez-vous !

Il partit. Au bout d'un moment, les trois citoyens restés au poste regardèrent en vain de tous côtés. Point de porte-drapeau.

— Je crois bien que le grand nous la fait, dit l'un d'eux ; on ne le revoit pas.

— Ma foi, il se pourrait... Que veux-tu, on ira les trois, comme au Grütli... avec les enfants.

C'est dans ce modeste appareil que la « bannière du Centre » figura au cortège du Centenaire. Honneur à ces trois citoyens fidèles.

Et maintenant, habitants du Centre, vous n'ignorez plus rien ; quoi qu'il advienne, aux jours de fête, comme aux jours d'épreuve : au drapeau ! X.

Qui fut mystifié ?

Si j'ai bonne mémoire, le *Conteur vaudois*, il y a quelques années, doit avoir entretenu ses lecteurs de l'*Almanach de Combremont* et du savant villageois, M. Aigroz, qui le rédigeait avec tant de soins.

La réputation de l'astronome s'étendait au loin dans la contrée et l'on venait de plus de dix lieues à la ronde lui demander des conseils et des instructions concernant les travaux de l'agriculture, la conservation des plantes, les soins à donner au bétail.

On le pria même de résoudre des questions qui n'avaient aucun rapport avec l'astronomie : Sous quel signe faut-il semer les carottes pour qu'elles ne soient pas fourchues ? — Quel est le moment le plus favorable pour transplanter les choux ? — A quel quartier de la lune faut-il couper les cheveux d'une jeune fille, et quand faut-il tondre les moutons ? — Est-il vrai que la lune mange les nuages ? — Le dormeur doit-il tirer les rideaux de son lit quand la lune l'éclaire ? — Une jeune fille née sous le signe de la Vierge devra-t-elle se marier ? — L'enfant né sous le signe des Poissons ne sera-t-il pas exposé à se noyer ? — Celui qui verra le jour sous le signe de la Balance sera-t-il condamné à vendre le sucre à la livre ou sera-t-il appelé à tenir la balance de la justice ? — Et que deviendra le pauvre bébé né sous le signe du scorpion ?

Superstition ! bêtise humaine ! ignorance ? crédulité ! moyen-âge !

D'accord ; mais pourquoi va-t-on, encore aujourd'hui, à Genève, consulter la « somnambule » et pour quoi la clientèle de « Louis qui explique les cartes » était-elle, hier, si nombreuse ? Autre temps, même crédulité ?

Le brave Aigroz, homme d'expérience et qui avait beaucoup observé, répondait gravement, avec une bonhomie teinte parfois d'un peu de malice, à toutes les questions. A ceux qui voulaient savoir la raison, la cause, le pourquoi de tel ou tel phénomène céleste un peu difficile à expliquer, il répondait simplement : « Les savants l'ont démontré, les astronomes l'ont calculé, ou, il ne faut pas sonder les mystères de la création. D'ailleurs, Dieu a bien fait ce qu'il a fait. »

Aux enfants qui lui demandaient ce que c'est que les étoiles filantes, il répondait, souriant : « Ce sont des étoiles qui vont rendre visite à d'autres étoiles. »

— M'sieu Aigroz, lui disait un jour une petite fille, il y a des nouvelles lunes ?

— Oui, ma mignonne.

— Alors, il y en a aussi des vieilles ?

— Mais sans doute !

— Qu'en fait-on ?

— On les découpe pour en faire des étoiles.

— Ah ! !

Pendant les belles nuits d'été, on le voyait, assis sur le banc de bois placé devant sa maison, diriger sa lunette d'approche, qu'il appelait malicieusement son télescope, sur la Lune, Vénus, Mars ou Jupiter, dont il suivait les phases ou la marche avec beaucoup d'intérêt.

Il était toujours entouré de curieux, parmi lesquels se trouvaient parfois plus d'un sceptique ou plus d'un railleur surtout, quand il affirmait que la distance du centre de la terre au centre de la lune était relativement mieux connue que celle de Combremont-le-Grand à Combremont-le-Petit.

Un samedi soir — c'était le jour que les jeunes gens d'autrefois choisissaient pour faire leurs farces — les garçons du village s'emparèrent du banc sur lequel Aigroz aimait à s'asseoir, l'emportèrent sans bruit, raccourcirent d'un pouce les quatre pieds du siège rustique, puis le remirent en place.

Le lendemain, dimanche, après le sermon, le savant paysan vint s'asseoir à sa place habituelle ; il s'aperçut immédiatement de la différence de hauteur du banc et remarqua même le passage de la scie sur chacune des jambes ; mais il ne dit rien.

Le soir venu, il reprit sa place. La pleine lune, dans toute sa splendeur, s'élevait lentement au-dessus de l'horizon ; la blanche Véra brillait au Zénith ; le rouge Antarès semblait indiquer le sud, tandis que l'Epi de la Vierge se dirigeait vers le couchant.

Les jeunes gens arrivèrent un à un, deux à deux, lentement, indifférents en apparence, avec de petits regards en dessous qu'eux seuls comprenaient. Ils se groupèrent autour de l'astronome, les uns assis sur le banc, d'autres sur des plots, la plupart debout. Après quelques minutes de silence, l'un des plus hardis s'écria :

« Eh ! Monsieur Aigroz, qu'est-ce que c'est que cette petite tache noire là-haut, à la lune, en bas à gauche ? »

— Mais, François, là-haut, en bas, à gauche, comme tu le dis, il y a une grande place blanche, brillante, qui est la montagne Tycho, bien plus haute que le Mont-Blanc ; il ne doit rien y avoir de noir par là !

Louise, apporte-me voir mon télescope.

Muni de sa longue-vue, l'astronome en fait glisser les tubes, examine le point de repère, dirige l'objectif vers l'astre des nuits, approche son œil de l'oculaire, regarde un instant, s'arrête... semble réfléchir... regarde encore... puis s'écrie :

— Louise ! Louise ! a-t-on touché à mon télescope ?

— Non, personne.

— Non ?... mais !... mais !... que cela veut-il dire ? murmure-t-il.

Il essuie alors avec soin les verres de l'instrument, examine de nouveau le point de repère, regarde avec attention l'astre brillant, puis... à mi-voix et s'animant : « Oh ! oh ! c'est incroyable !... ce n'est pas possible !... c'est un miracle !... jamais âme qui vive n'a vu... »

— Que voyez-vous ? — Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'écrient les curieux.

— Il y a, il y a, pardine ! que la lune n'est plus à sa place habituelle ; elle s'est éloignée d'un pouce ! Oui ! oui ! mes amis, d'un pouce depuis hier !

J'écrirai ça à Paris, pour le lui faire savoir.

— T'enlève-t-il pas pour un père Aigroz,

dirent les jeunes gens en s'en retournant ; il n'y a pas !... il s'y connaît !

Et depuis ce jour-là, il n'y eut plus d'incrédulités à Combremont-le-Grand. M. D.

Lo tsin à Catrin.

Cilião pestès dè tsins on lo diabblio d'allà après lè dzenelhiès ; quand y'ein a on part que grevattont avoué lo pào su on fémè àobin dein on prà, hardi ! lào tracont dessus et vouaigue cilião pourrès dzenelhiès que s'épolailont, que prevòlont à dràite et à gautse et que corzont contrè la dzenelhire ein faseint on détertint d'einfai.

Y'a cauquies teimps, lo *Conteu* baillivè 'na recepta po corredzi cilião tsins qu'ont dinse la nortse d'époairè lè dzenelhiès et, se vo vo rassovegni bin, faillai preindre on sa, mettrè on pào pas damàdzo dedein, et l'ài fèrè eintrà lo tsin après, la tètà la premiere ; avoué on bocon dè bouli cein etài onco prào ézi à fèrè. Adon, on iadzo, lo pào et lo tsinde dein, faillai liettà bin adrà lo sa avoué on bocon dè figalla, pu, preindrè on chaton et roilli foo et fermo su lo sa, lo poncenà à coups dè pi, tsampà on part dè iadzo lo sa ein l'air et lo laissi tchaidrè perquie bas, enfin quiet, coumeint s'on vollià bailli 'na bouna dèdzalaie à cauquon. Après quiet faillai dèliettà lo sa ein lo pregneint pè lè dou z'autro bets, lo sacàorè bin adrà po laissi corre lè duès bitès.

Et lo *Conteu* desà adon que jamè lo tsin ne retracérà su dèi dzenelhiès po cein que crài que l'estrivièrè que l'a reçù dein lo sa est la fauta à vilho pào et que, du adon, ne pào ni lè vaire et ni lè cheintre.

Et bin, Monsu dàu *Conteu*, voutra recepta ne vaut pas pipetta et vo corzo on mau d'einfai du que y'è cein liai dein voutron papai, kà y'è coudhi essiyei voutron remido po corredzi mon Finaud, qu'a assebin lo diabblio dè corattà après lè dzenelhiès ; adon quand y'è prào z'u chatenà lo sa avoué on forlont et que l'è z'u rebèdoulà on part dè iadzo pè la remise, l'è dèliettà ; mà, pas petou lo tsin fe dèfron, que vouaigue que sè revirè ein faseint dèi bramassè d'einfai, ye m'accrotsè pè mon tiu dè tsaussès, que y'è bo et bin zu on bocon d'eintannà et que y'ein è onco la marqua. Et l'est dè voutra fauta, Monsu dàu *Conteu*, kà se n'avé pas liai voutron tsancro dè papai, n'aré pas z'u dèi z'affèrès dinse.

Quant au pào, l'étai ètèrti à fond dàu sa et ne l'ein fe coaire po lo dina dè la demeindze, et ne me su pas régala, allà pi !

Mà, tot cein que vo z'è de n'est que dàu barjaquadoz et volliavè vo derè cein qu'est arrevà à grandzi dè monsu dè Birbocan.

Lo vilho Catrin, on gaillà qu'a prào dè tot et que pào passà sè dzornà à sè promenà, passavè avoué son tsin dévènt la ferme.

Cé Catrin est on rance dàu tonaire, qu'invortolhie sa senaille avoué dèi pattès po qu'on n'oussè rein quand on vint senailli po la colletta dèi z'intiurabblio, et l'est tot derè.

Adon cé dzo quie que passavè dévènt tsi lo grandzi, vouaigue son tsin que sè met à traci su lè dzenelhiès que grevattavont pè su lo fémè et l'ein a bo et bin ètèrti duès que l'a medzi tot lo drai.

Lo fermier, qu'èpantivè dàu fein on bocon pe liein, quand ve cein sè met à traci après monsu Catrin po l'ài demàndà l'ardzeint dè sè dzenelhiès.

— Monsu Catrin ! Monsu Catrin !

— Eh ! qu'ài-vo !

— Voutron tsin vint dè mè medzi duès dè mè pe ballès pudzenès et vigno...

— Tè remacho bin dè la coumechon, fe adon lo vilho, assebin, po l'ài apprenèrè, ne l'ài baillèrè rein à medz sta nè.